

# DE LA FEMME IDÉALE À L'IDÉAL FÉMININ. Sur le féminin rêvé de Marguerite Yourcenar

par Walter WAGNER (Autriche)

Dans une interview avec Matthieu Galey, l'interlocutrice, misogyne déclarée, en vient à parler de Jeanne de Vietinghoff, inspiratrice de maint personnage yourcenarien, qu'elle esquisse avec les mots suivants : « Mais à partir de la douzième année, j'ai été privilégiée par l'influence, tantôt directe, tantôt indirecte, à travers mon père, d'une amie protestante qui n'a jamais cessé de représenter pour moi un des types les plus parfaits de la femme. [...] Une telle influence ne s'efface jamais » (YO, p. 39).

La trace de Jeanne de Vietinghoff, étoile fixe sur le firmament moral de Yourcenar, et évoquée dans des termes élogieux, s'est glissée comme un virus dans son œuvre ; elle s'est multipliée et cramponnée dans ses textes, laissant le lecteur bouche bée face au nombre considérable de ses avatars dont la généalogie, selon Pascal Doré, se résume ainsi : « Après la mort de la mère biologique, après le départ de la mère d'adoption, une troisième figure apparaît, mais dûment protégée des atteintes possibles de la réalité. La femme idéale, son rôle et sa dématérialisation se profilent là pour contrer le double abandon maternel »<sup>1</sup>.

Quels sont les noms de cette troisième femme, cette fois-ci fantasmatique ? Yourcenar, pressée de guider l'exégète, propose plusieurs personnages :

Cette sereine Valentine me semble, dans ce que je n'ose pompeusement appeler mon œuvre, un premier état de la femme parfaite telle qu'il m'est souvent arrivé de la rêver : à la fois aimante et détachée, passive par sagesse et non par faiblesse, que j'ai essayé plus tard de dessiner dans la Monique d'*Alexis*, dans la Plotine de *Mémoires d'Hadrien*, et, vue de plus loin, dans cette dame de Frösö qui dispense au Zénon de *L'Œuvre au noir* huit jours de sécurité. Si je prends la peine de les énumérer ici, c'est que, dans une série de livres où l'on m'a parfois reproché de négliger la femme, j'ai mis en elles une bonne part de mon idéal humain. (AS, OR, p. 935)

---

<sup>1</sup> Pascale DORÉ, *Yourcenar ou le féminin insoutenable*, Genève, Droz, 1999, p. 29.

Procédons par ordre chronologique et essayons d'établir un profil psychologique à partir des portraits tels que les a brossés l'auteur. Sachant que bon nombre des personnages yourcenariens se trouvent dans des manuscrits des années 20, qui furent plusieurs fois remaniés, nous préférons, pour des raisons de clarté, nous en tenir aux dates de publication. Dans cette perspective, Monique de Géra peut se considérer comme le premier double de Jeanne. Faiblement caractérisée par le narrateur, elle ne semble pas avoir de vie intellectuelle, caractéristique indissociable de la femme idéale comme nous le verrons par la suite. Certes, Alexis vante son intelligence et n'oublie pas de souligner qu'elle aimait « ces vieux livres des mystiques » (A, OR, p. 58) qu'ils lisaient ensemble mais la véritable force de sa personnalité réside ailleurs. Ce sont ses qualités morales qui comptent et qu'Alexis met en relief en lui écrivant. Sa femme éblouit par ses bonté et pitié ; elle a, de plus, le sens du sacrifice, doublé d'une fidélité inébranlable face aux réticences physiques de son mari homosexuel : tout en ne se sachant pas convoitée, elle est prête à renoncer au grand amour que son mari ne peut lui donner. Par conséquent, au lieu de se rebeller, elle rassure et console son partenaire pour qui elle se montre pleine d'empathie. Monique appartient à ces femmes maternelles qui accueillent et donnent sans rien demander en retour. Alexis, conscient de la générosité de Monique, affirme donc à juste titre : « [...] Je crois presque avoir été moi-même votre premier enfant » (A, OR, p. 63).

En tant que modèle de féminité, elle s'efface, n'ayant point besoin de paroles pour communiquer. Sa « belle voix grave » (A, OR, p. 58), cette « voix trempée de silence » (A, OR, p. 58) la transforme en créature éthérée, qui, nonobstant son âme charitable, s'avère hors de la portée d'Alexis. Elle est bel et bien idéale : inégalée et sublime.

Thérèse d'Olinsauve, héroïne de *La Nouvelle Eurydice*, serait également une parente de Monique si l'on en croit Michèle Sarde et Joseph Brami<sup>2</sup>. Cela ne peut être contredit d'autant plus que le psychisme altruiste, ébauché plus haut, s'applique parfaitement à ce nouveau double de Jeanne. Thérèse partage le lot de son prédécesseur dans la mesure où elle a épousé un homme qui ne la désire pas. Mais « cette femme si obstinément fidèle » (NE, OR, p. 1269) se ferme aux avances discrètes de Stanislas et prend le parti d'Emmanuel qui éveille sa fibre maternelle. Le couple Jeanne – Egon, anticipé dans *Alexis ou le Traité du vain combat*, se réalise ou disons plutôt échoue de nouveau dans ce court roman, récusé par Yourcenar, ce qui prouve

---

<sup>2</sup> Cf. Michèle SARDE et Joseph BRAMI, Note, in Marguerite YOURCENAR, *Lettres à ses amis et quelques autres*, Paris, Gallimard, coll. "folio", 1995, p. 525.

à quel point le jeune écrivain puise dans son expérience personnelle afin de créer un univers fictif.

Jeanne continue son voyage à travers les époques et réapparaît dans l'Italie du *cinquecento*. Elle s'appelle maintenant Valentine, lit Platon, Cicéron et Sénèque et vit séparée de son mari don Alvare. Son goût des œuvres charitables la fait aider les prisonniers de Naples et administrer des remèdes aux malariques. Il va de soi qu'en tant qu'« épouse irréprochable, elle n'eut jamais d'amants [...] » (AS, OR, p. 882). Introvertie et résignée, la mère de Miguel et Anna disparaît sans faire de bruit dans les coulisses de ce monde : « [...] La vie de Valentine n'avait été qu'un long glissement vers le silence ; elle s'abandonnait sans lutter » (AS, OR, p. 894).

Madeleine d'Ailly, fille de Monsieur Van Herzog, appartient à cette lignée qui s'étend de Jeanne de Vietinghoff à Jeanne de Reval. Manuela Ledesma, dans un article justement consacré à l'amante de Michel, la qualifie de « [...] version nouvellement épurée de ce type de femme idéale, et idéalisée, qui, comme il semble déjà par trop évident, informe la totalité de l'œuvre de Yourcenar »<sup>3</sup>.

La veuve d'un noble qui fut tué en duel, mène une vie moralement parfaite. Elle donne des soirées musicales, jouant elle-même du clavecin, et s'occupe, d'une façon distante, pourtant typique d'une dame de sa condition, des malades et des miséreux. C'est grâce à son intervention que Nathanaël, malgré sa mauvaise santé, est embauché comme valet de chambre dans la maison de Monsieur Van Herzog, où il est même dispensé de porter la livrée, discret acte de charité auquel s'exerce la femme idéale : « Mais Madame d'Ailly faisait évidemment là une grande concession » (HO, OR, p. 993). Par compassion, elle apporte à Nathanaël « des pastilles ou du sirop pour la toux » (HO, OR, p. 1019) lorsque ce dernier récidive. La comparaison avec sainte Élisabeth de Hongrie s'impose et l'on n'est pas surpris que l'écrivain ait projeté de lui consacrer la partie principale d'un ouvrage qui malheureusement n'a jamais vu le jour.

« Son visage grave et doux » (HO, OR, p. 996) – quelles sont graves toutes ces femmes ! – reflète un autre trait qu'ont en commun les sœurs imaginées de Jeanne, mis à part la dame de Frösö dont il sera question plus loin. Expérimentées dans la souffrance qui accable les humains, elles sont devenues sombres, ayant désappris la sérénité et le rire. L'amusement et l'insouciance, décidément, ne sont pas de mise.

---

<sup>3</sup> Manuela LEDESMA, « L'Autre et le Même : Jeanne de Vietinghoff », *Marguerite Yourcenar. Écritures de l'Autre*, Jean-Philippe BEAULIEU, Jeanne DEMERS et André MAINDRON éd., Montréal, XYZ, coll. « Documents », 1997, p. 159.

Plotine, sur ce point, ne se distingue pas de ce paradigme. Pas d'effusions, pas de plaintes, calme et pleine de réserve, voilà des qualités dignes d'un sage ou faut-il dire d'un homme ? Sans vouloir tomber dans des catégories stéréotypées, il est intéressant de noter que les modèles féminins discutés ici n'expriment pas leurs émotions. Elles n'ont pas de voix parce que, pour parler avec Pascal Doré, « l'idéal ne se crée qu'à partir d'un regard masculin »<sup>4</sup>. Sans aucun doute « Hadrien ne pouvait les [= les femmes] voir que de biais » (*MH, OR*, p. 531), témoigne éloquemment Yourcenar dans ses « Carnets de notes de *Mémoires d'Hadrien* ». D'où « le beau silence de Plotine » (*MH, OR*, p. 368) qui dissimule la vie intime de l'amie platonique dont l'empereur pourtant déclare : « J'aime à croire que, de son côté, elle ne m'a presque rien tu » (*MH, O R*, p. 350). Hélas, l'écriture yourcenarienne se passe des grands aveux d'une Violette Leduc ou d'une Marie Cardinal puisque la femme, même affublée d'une gloriole, reste à l'écart du champ de vision du narrateur.

Si, pendant ses loisirs, l'impératrice s'adonne à l'exercice de l'esprit par la lecture et la méditation, elle n'omet pas de combler Hadrien de ses « bons offices » (*MH, OR*, p. 330). Au contraire de celui-ci, qui attache beaucoup d'importance à la sexualité, Plotine pratique un ascétisme qui la confine dans la chasteté, principe auquel elle ne déroge que par générosité, son véritable domaine étant l'amitié. À l'union charnelle, qui ne sied pas à un modèle de vertu, se substitue le mariage de « [...] deux esprits étroitement mêlés l'un à l'autre » (*MH, OR*, p. 350).

À l'instar de Monique, Thérèse, Valentine et Madeleine, la femme de Trajan ne parvient pas à sortir du cliché de l'amie maternelle, privée d'un corps, et dont la description se contente d'un adjectif ou nom qui ne pourrait être plus simple. De la « beauté brune » (*A, OR*, p. 67) de Monique de Géra au « tout en elle était beau [...] » (*ON, OR*, p. 696) de la dame de Frösö, en passant par « le beau visage de Plotine » (*MH, OR*, p. 332), il n'y a guère de variation en matière de physique féminin. Il n'y en a pas non plus au niveau moral. Les jeunes filles à qui Alexis compare Monique sont moins « accomplies » (*A, OR*, p. 56), de même Stanislas prend Thérèse « pour la plus parfaite des femmes » (*NE, OR*, p. 1301), Valentine, à son tour, est élevée au rang d'« une Madone » (*AS, OR*, p. 883). Et Nathanaël, qui vénère sa dame, se rend compte que « nulle femme ne lui avait paru si tendre ou si pure » (*HO, OR*, p. 1019).

Il est aisé, dans ce contexte, de faire le rapprochement avec Jeanne, apothéose et incarnation d'« un être humain femme » (*ER*,

---

<sup>4</sup> Pascale DORÉ, *op. cit.*, p. 183.

p. 96), terme employé par Yourcenar dans un entretien avec Patrick de Rosbo, alliant habilement idéal humain et femme idéale. Citons un extrait du nécrologue pathétique de la baronne de Vietinghoff : « J'ai négligé de dire combien elle était belle. [...] Sa vie, bien plus que son œuvre, me donne l'impression du parfait » (*TGS, EM*, p. 413).

Nous avons isolé jusqu'ici des vertus qu'on pourrait ranger dans la catégorie chrétienne de charité, qualité pas forcément féminine, et constaté un déficit sur le plan passionnel. On ne peut pas non plus nier l'influence de l'école épicurienne qui favorise le plaisir spirituel et prône l'ataraxie comme but suprême de l'éducation sentimentale.

La figure de Sign Ulfsdatter, quant à elle, marque une rupture dans l'évolution, s'il y en a, de l'idéal féminin. Cette sorcière lapone est ce qu'on appelle de nos jours une femme émancipée. Elle gère son manoir et ses terres et décide de prendre un mari afin d'éviter que le domaine ne rentre à ses frères aînés. Elle soigne les plaies des besogneux mais surpasse la perfection d'une Monique ou d'une Plotine en indépendance et en initiative bien qu'il ne faille pas sous-estimer les manigances de l'impératrice à la cour de Trajan. Nous sommes cette fois-ci confrontés à une personnalité qui, non contente de donner, sait également prendre. Ainsi, elle accueille Zénon dans sa demeure, lui prépare un bain et lui sert à manger. Hôtesse et maîtresse, la dame de Frösö, en revanche, ne dédaigne pas les divertissements sensuels que Zénon est destiné à lui procurer si bien qu'elle le « [...] rejoint dans le grand lit de la chambre haute avec une sereine impudeur d'épouse » (*ON, OR*, p. 696). Cependant, la belle veuve ne parvient pas non plus à se faire convoiter par son hôte. Le bonheur conjugal se révèle impossible : la dame de Frösö, pareille à Marguerite durant sa liaison avec André Fraigneau, pareille aussi à Monique et à Thérèse, a cherché l'impossible.

Est-elle écrasée par cette défaite ? Difficile à dire parce que nous savons trop peu de chose sur ce personnage. En tout cas, Sign Ulfsdatter est dotée d'une vitalité qui l'emporte de loin de celle de ses sœurs. Au contraire des nombreuses copies de Jeanne, modèles de souffrance patiente, la Suédoise a trouvé la sérénité. Dépourvue d'une piété orientée vers les cieux, elle est plus proche de la nature et de ses secrets, apanage du corps féminin dont elle célèbre le retour. Sur ce point, elle ressemble à la baronne de Vietinghoff adolescente dans ses tendres rencontres avec Fernande ou, plus tard, avec Michel, lorsque « Jeanne s'est donnée simplement » (*QE, EM*, p. 1274), ou, lors de cette partie de débauche à Saint-Pétersbourg, où elle se laisse guider par son instinct.

Mis à part la dame de Frösö, qui jouit d'un statut spécial, aucun des personnages féminins analysés dans notre article, ne s'éloigne vraiment de Jeanne qui, comme le note Yourcenar, eut « le génie du cœur » (*TGS, EM*, p. 410), qualité rare et exceptionnelle qu'elle ne cesse de chanter. L'admiration qu'elle éprouve pour cette femme hors du commun nous touche. Or, son intensité n'est pas sans susciter le doute. Comment s'explique l'empreinte de cette femme qui mourut en 1926 et que Marguerite ne connut que durant quelque vingt ou vingt-et-un ans de sa vie, si l'on ne tient pas compte de sa toute première enfance, et qui lui devint familière surtout à travers les anecdotes que lui raconta Michel ? Il nous semble que l'attraction extraordinaire qu'exerça cette figure va au-delà de l'adulation qu'on doit à un parangon de vertu. Comment s'explique alors la perpétuation tenace du souvenir de Jeanne sous forme de mythe littéraire ? Quelles sont les fonctions que remplit l'idéal ?

Élène Cliche nous donne une première réponse, thèse généralement acceptée par la critique yourcenarienne, considérant la fascination durable de l'écrivain pour Jeanne « comme une superposition et un redoublement de l'engouement maternel »<sup>5</sup>. Autrement dit, la femme idéale de Marguerite Yourcenar est représentée en allégorie maternelle qui fait figure de surmère dans les bras de laquelle se réfugient les faibles et affamés. Elle distribue bienfaits et consolations, réalisant le rêve de Marguerite enfant délaissée par Fernande.

Nous avons difficulté à reconnaître dans cette image désincarnée la femme de lettres qui ne peut compter parmi ses points forts ni la fibre maternelle, ni la sollicitude, ni l'abnégation, ce qui nous mène à une deuxième réponse. Cet idéal, si lointain soit-il, subsiste en raison de sa force compensatrice, rachetant des faiblesses que la femme de lettres, maîtresse et manipulatrice de sa biographie, ne parvient pas à dissimuler. Étant donné l'incapacité de Marguerite adulte à fonder une famille, l'idéal se transforme en figure de transfert neutralisant les contradictions personnelles susceptibles de hanter la femme de lettres en tant qu'être rationnel. Dans la lumière de cette thèse, nous renvoyons à la conclusion que tire Michèle Goslar dans un article de 1996 et que nous nous permettons de faire la nôtre : « Cette femme a réussi là où Marguerite de Crayencour a échoué : elle fut aimée par un uraniste, l'épousa et lui resta fidèle jusqu'à sa mort »<sup>6</sup>.

---

<sup>5</sup> Élène CLICHE, « Jeanne de Reval et l'échec d'un idéal fusionnel », *Marguerite Yourcenar. Écritures de l'Autre*, op. cit., p. 164.

<sup>6</sup> Michèle GOSLAR, « Marguerite Yourcenar, les femmes et la femme », *Sextant. Revue du Groupe interdisciplinaire d'Études sur les Femmes* 6, 1996, p. 123.

## *De la femme idéale à l'idéal féminin*

La naissance d'une femme idéale comportant un certain nombre d'attributs s'avère doublement significative pour l'écrivain. Non contents de combler la carence affective subie dans le passé, les avatars de Jeanne cristallisent son besoin d'identification féminine dans le présent, maintenant un équilibre psychique moins stable qu'on pourrait le croire. Face à une Marguerite Yourcenar si habile à effacer dans son œuvre toute trace de sa vie intime, l'importance de l'idéal, pour le lecteur averti, n'est pas traduite par la célèbre phrase consignée dans les « Carnets de notes de *Mémoires d'Hadrien* » : « Tout nous échappe, et tous, et nous-mêmes. » (*MH, OR*, p. 527) mais plutôt par cette vérité si simple : nul(le) n'échappe à l'humain.